

Document Citation

Title	A cloche-pied sur les frontieres
Author(s)	Daniel Armand
Source	<i>Écran</i>
Date	1977 Mar 15
Type	interview
Language	French
Pagination	
No. of Pages	2
Subjects	Ben Salama, Mohand Martineau, Monique
Film Subjects	A cloche-pied sur les frontieres, Ben Salama, Mohand, 1977

la vie est à nous

LE CINEMA MILITANT... LE CINEMA MILITANT... LE CINEMA MILITANT... LE CINEMA MILITANT...

ECRAN 77 15 MARCH

A/CLOCHE-PIED SUR LES FRONTIERES

Production : G.R.E.C. **Scénario élaboré collectivement par** Mohand Ben Salama, Aïcha Boumedienne, Djamal Cheikh, Djamila, Hédi et Nabiha Kouati, Malika Méhenni, Monique Martineau. **Direction technique :** Mohand Ben Salama. **Réalisation :** Mohand Ben Salama et Monique Martineau. 50 minutes. **Chanson de Fattouma Ouslika (Bouamari).** Noir et blanc. 16 mm. **Diffusion :** Mohand Ben Salama, 127, rue Pelleport, 75020 Paris. Tél. 797-45-08.

Il existait en France plusieurs dizaines de longs et de courts métrages sur la question de l'immigration (quatre millions d'étrangers aujourd'hui), mais aucun n'avaient encore abordé le problème particulier de l'acculturation des enfants, à la seconde génération. Tel est le sujet qu'ont choisi de traiter Mohand Ben Salama et Monique Martineau avec l'aide d'un collectif maghrébin, et sous l'égide du G.R.E.C. Pour ce faire, ils ont recouru dans une grande mesure aux ressources du cinéma direct, particulièrement précieuses ici, puisqu'elles garantissent en quelque sorte l'authenticité de l'évocation. Mais, conscients de la nécessité de condenser aussi les traits dominants d'une réalité parfois diffuse, les auteurs ont eu le mérite, trop rare dans le cinéma militant français, de mettre en scène certaines situations pour les rendre plus expressives. Peut-être auraient-ils gagné d'ailleurs à développer davantage les séquences fictionnelles dont l'impact est le plus souvent, dans ce moyen métrage, plus aigu que les interviews en direct. Néanmoins le film fait bien ressortir la difficulté dans laquelle se trouvent les enfants des Maghrébins en France qui, tiraillés entre la culture arabe et la culture française, ressemblent à Charlot sautant à cloche-pied sur la frontière américano-mexicaine.

Signalons parmi les récents films sur le même sujet le vidéogramme de « Vidéo 00 », IMMIGRÉS DU XX* (diffusé par « Mon Ciel », 20, rue d'Alembert, 75014 Paris. Tél. 331-69-06), ENFANTS D'ÉMIGRÉS (Pi-Production, 28 minutes, diffusion : C.N.D.P., 4, rue de Stockholm, 75008 Paris. Tél. 293-39-67) et un film de L'OPÉRATEUR ÉTRANGERS D'ICI, Mohand Ben Salama et Monique Martineau s'expliquent ci-après à propos de A/CLOCHE-PIED SUR LES FRONTIERES.

● ENTRETIEN AVEC MOHAND BEN SALAMA ET MONIQUE MARTINEAU

Question : Pourquoi ce sujet ?

Mohand Ben Salama : D'une part parce qu'il nous intéressait personnellement l'un et l'autre ; d'autre part parce que si de nombreux films existaient sur les travailleurs immigrés, il y en avait peu sur le problème de leurs enfants. Nous avons décidé de nous limiter aux adolescents maghrébins parce que nous les connaissons mieux que les jeunes Portugais ou les jeunes Espagnols. Enfin, comme il était impossible d'évoquer de façon exhaustive leur situation (il aurait fallu pouvoir réaliser un film de trois heures !), nous avons privilégié le fait qu'ils vivent perpétuellement tiraillés entre deux cultures de statut inégal : la culture arabe dans la famille et dans les cités de transit, et la culture française ailleurs. L'une est celle des exploités : elle est vécue en ghetto, ignorée de la société française (beaucoup de familles s'y raccrochent pour ne pas perdre leur identité : comme au Maghreb au moment de la colonisation, elle joue le rôle de valeur-refuge). L'autre est dominante : elle est véhiculée par des moyens puissants, tels que l'école, la radio et la télévision. Il n'existe pas de communication entre elles. Les jeunes sont constamment plongés dans l'une puis dans l'autre, et passent sans transition d'un bain linguistique français à un bain linguistique arabe. Tant qu'ils ne peuvent pas établir une synthèse personnelle, ils sont comme des « enfants de nulle part ». Mais par delà le problème culturel, pour certains d'entre eux, il s'en posera un autre, beaucoup plus crucial au sortir de l'adolescence : celui du choix géographique. Ceux qui auront eu accès à une qualification devront choisir entre le Maghreb et la France. Certains hésitent devant l'inconnu, redoutent le poids des traditions sur la vie quotidienne, appréhendent d'être « traités d'émigrés » chez eux aussi. D'autres décident de faire le saut, car ils ont l'espoir d'être plus utiles là-bas qu'ici. Mais pour le plus grand nombre, ce choix ne sera même pas possible. Tous ceux que la sélection scolaire rejette à 16 ans dans la « vie active », sans aucun bagage, seront quasi contraints de rester en France et de devenir, comme leur père, manœuvres, O.S. ou chômeurs (les pays maghrébins ne prévoient pas encore la réinsertion des jeunes sans qualification).

Q. : Comment avez-vous travaillé ?

Monique Martineau : Comme nous n'avions guère d'idées précises en dépit d'une certaine familiarité avec le problème, nous avons décidé de rencontrer des jeunes et de commencer par les écouter. Ce travail préliminaire a duré de sep-

tembre 1974 à juillet 1975. Nous y avons consacré pas mal d'après-midi. Notre enquête a été principalement axée sur Nanterre car il nous était plus facile d'y prendre des contacts. Des lycéens, des collégiens de C.E.T., des chômeurs nous ont longuement exposé leurs problèmes. La plupart d'entre eux habitent dans les cités de transit, une minorité seulement dans des H.L.M. Tous ont de nombreux frères et sœurs. Leur père est ouvrier, chômeur ou invalide du travail. Ils nous ont parlé de leurs conditions de vie, de leurs difficultés à trouver le calme pour faire leurs devoirs, de l'absence de loisirs organisés dans les cités, de la difficulté de communiquer avec leurs parents et de leur interrogation face à l'avenir. Nous avons rencontré aussi des jeunes qui avaient fait de la prison. Jetés sur le marché de l'emploi à 16 ans, sans diplôme, beaucoup ne trouvent pas de travail. Les bandes offrent le refuge des copains. La tentation est grande. Il suffit d'une bêtise et c'est l'engrenage de la délinquance et de la répression qui se met en branle. On embarque parfois des jeunes pour des broutilles et certains séjours au commissariat se terminent par des sévices très graves, quand ce n'est pas pire. Nous avons interviewé aussi des amis instituteurs qui ont de nombreux élèves égarés. Ils nous ont décrit l'importance des retards scolaires dans certains secteurs de la banlieue parisienne, retards qui rejettent un grand nombre d'élèves dans des filières « dépotoirs ». Les enfants émigrés, comme leurs camarades issus du prolétariat français, sont les principales victimes de la sélection. Nous avons pris contact avec des membres d'une commission du S.G.E.N.-C.F.D.T. qui se consacre aux problèmes des enfants émigrés et avons assisté à un colloque organisé par ce syndicat sur le même sujet. Parallèlement à l'enquête, je revoyais les lycéennes une fois par semaine pour qu'elles puissent approfondir les problèmes qu'elles avaient soulevés. Dans les dialogues, elles prenaient soin de mélanger l'arabe et le français, comme elles le font dans la vie quotidienne. Il a fallu aussi dépouiller l'abondante bibliographie sur la question. Pendant l'été 1975, nous avons décrypté toutes nos bandes magnétiques. Cela nous permit une lente imprégnation. Dans les propos des uns et des autres, nous cherchions les recoupements, mais aussi les scènes que nous pourrions concrétiser.

Q. : Comment avez-vous écrit le scénario ?

R. : Nous voulions tenter l'expérience d'une écriture collective.

Chacun proposait une idée générale. Il a fallu tenter d'en faire une synthèse. Il serait mensonger de présenter les choses sous un jour idyllique. Il y eut de multiples conflits et de multiples discussions. Enfin, une trame s'est dégagée : l'action se déroule dans une famille émigrée où l'un des garçons serait chômeur, l'autre collégien dans un C.E.T., l'une des filles poursuivrait sa scolarité au lycée, l'autre serait à l'école primaire. Les uns et les autres auraient des copains arabes et français. La plus grande partie des scènes se passeraient au moment de la fête du mouton comme dans les cités de transit. Cette fête, l'Aïd, est encore fêtée selon les rites, cela nous permettrait de visualiser un des aspects de la culture musulmane. Chaque membre du groupe a écrit une idée générale et le plus souvent les dialogues des scènes qu'il « sentait » le mieux. Les textes écrits étaient à nouveau soumis au groupe et discutés.

Q. : Comment s'est déroulé le tournage ?

M. B. S. : Le gros du tournage, celui des scènes de fiction, a duré une quinzaine de jours. Tous les acteurs étant non professionnels, ce fut un véritable casse-tête pour établir les horaires. Au total, une quarantaine d'enfants et d'adolescents arabes ou français et une douzaine d'adultes ont accepté de jouer de petits rôles ou de faire de la figuration. Nous avons terminé le tournage par des interviews d'instituteurs français et algériens, par des reportages sur l'expérience d'enseignement de l'arabe à l'école des Piquettes à Nanterre et par les activités culturelles de l'Amicale des Algériens. Nous avons eu beaucoup de problèmes techniques à ce moment-là, et nous étions limités en pellicule.

Q. : Comment avez-vous procédé pour le montage ?

M. B. S. : J'ai fait un pré-montage qui a été soumis au groupe et discuté. Puis, en juillet, nous avons revu la totalité du matériel et élaboré un fil conducteur. J'ai éliminé un certain nombre de scènes de fiction. Nous voulions notamment aborder le problème de la représentation : nous avons tourné quelques scènes qui nous permettaient d'introduire des documents visuels dont on nous avait parlé mais nous n'avons pas pu finalement nous les procurer.

Q. : Avez-vous commencé à diffuser le film ?

M. B. S. : Oui, mais à une petite échelle. Nous aurions voulu faire des sous-titres en français et en arabe selon la langue utilisée. Mais nous n'avons pas encore trouvé l'argent nécessaire. Nous espérons tirer prochainement plusieurs copies. Cinq présentations ont été faites à la cinémathèque d'Alger, où il a suscité des débats passionnés et contradictoires. Cela nous a confirmés dans notre désir de le diffuser au Maghreb, car il faut que l'on connaisse là aussi la situation des enfants d'émigrés.

M. M. : Le film est passé aussi dans deux lycées de la région parisienne. On nous a fait un certain nombre de griefs, notamment de manquer de clarté. Mais les jeunes ont répondu que pour eux rien n'était clair encore. On nous a reproché aussi de donner des Français une image trop raciste. Cela n'est pas exact dans la mesure où nous avons donné la parole à un instituteur français syndicaliste qui est à la pointe de la lutte en faveur des enfants immigrés. Il est vrai que l'absence actuelle de sous-titres ne permet pas de le situer. Mais la réaction de ces spectateurs nous a posé un problème plus général : nous avons constaté que les interviews ont moins d'impact sur le public que la fiction. Pourtant, il nous semblait important d'utiliser les deux possibilités. Il était indispensable d'employer la fiction, en particulier dans les scènes qui montraient des comportements racistes. Nous n'avons rien inventé dans ces séquences, leur trame repose sur des faits rigoureusement authentiques et fréquents. Quant à la vie familiale, nous l'avons reconstituée pour tenter de mettre en scène un condensé de l'expérience quotidienne des jeunes. Nous ne voulions pas cependant donner une image trop sombre de la réalité : il y a actuellement des Français et des Maghrébins qui luttent pour que la situation change. Nous avons décidé de leur donner la parole pour filmer sur le vif les éléments positifs de la situation. Mais peut-être qu'une parole même positive est moins forte sur un écran qu'une action même négative...

Q. : Pourquoi les chansons ?

M. M. : Au cours de nos entretiens, j'avais été très frappée par ce que disait une lycéenne de sa mère. Celle-ci ne parle pas le

français et ne peut plus avoir de vrai dialogue avec les enfants qu'elle a élevés parce qu'ils ne connaissent que quelques mots d'arabe usuel. J'ai écrit un texte à partir de là et l'ai montré à Fatouma Ousliha (Bouamari) qui a écrit une chanson en arabe dont elle a composé la musique : nous en avons fait le générique du film. Les autres chansons du film, celles des enfants, sont importantes car elles donnent d'eux une image dynamique. Nous nous sommes efforcés, dans ce film, de ne pas sombrer dans le misérabilisme : ces chansons y contribuent en soulignant l'immense appetit de vivre de ces enfants. Quant au disque qu'écoute le jeune chômeur dans sa chambre, il s'agit d'une musique originale composée par quatre lycéens. L'adolescent s'isole pour savourer de la musique occidentale, tandis que son père écoute le Coran et que le reste de la famille regarde la télévision. La bande sonore aussi s'attache à traduire, à son niveau, le tiraillement constant entre deux mondes.

Q. : Quel bilan pouvez-vous tirer de cette expérience ?

M. B. S. : D'abord un bilan négatif. Quand on travaille comme nous l'avons fait, avec des moyens réduits et que l'on occupe tous ses temps libres pendant deux années, tout est beaucoup plus long, plus compliqué et plus pénible. On consacre temps, réflexion et ingéniosité à résoudre des problèmes pratiques qu'on ne rencontre pas dans le cinéma commercial. Ce type de servitude est propre au cinéma militant et il est certain qu'il a des répercussions sur la facture finale du produit. D'autre part, le travail collectif, s'il est riche de trouvailles, ralentit cependant et alourdit l'avancée du projet. Malgré ce passif, l'expérience a été enrichissante pour tous. Elle a en particulier incité plusieurs des participants à se lancer à leur tour dans ce genre de travail.

M. M. : La participation des lycéens à l'élaboration collective du scénario m'a confirmé personnellement qu'ils étaient capables d'une autre créativité que celle qui consiste à critiquer indéfiniment Corneille ou Racine, ou même Camus, et de trouver des idées originales. Encore faut-il qu'on leur en laisse la possibilité.

Propos recueillis par
Daniel ARMAND